

Silvia Baron Supervielle

Journal d'une saison
sans mémoire

ARCADES
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION
ARCADES

SILVIA BARON SUPERVIELLE

JOURNAL
D'UNE SAISON
SANS MÉMOIRE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Première version

ma confession

Ciel haut. Un coursier doit m'apporter des exemplaires d'un livre de moi qui vient de paraître. J'ai hâte de le tenir dans la main. D'un coup d'œil, en l'entrouvrant, je saurai si les phrases chantent quoi qu'elles puissent raconter, puis je le fermerai à jamais. Encore un livre à oublier. Je ne sais plus si tel ou tel de mes livres est bien de ma main, ni pourquoi il a été écrit de cette façon et pas d'une autre.

Coiffé d'un casque où scintillent des gouttelettes, le coursier est au seuil de la porte. Il me tend une enveloppe, je m'entends lui dire : « Merci, faites attention à la pluie. » Dès qu'il est parti, je retire de l'enveloppe un livre qui porte mon nom, et un titre. Il se déploie aisément, le papier est agréable, la typographie lisible. Et après ? Agir comme d'habitude, l'envoyer à la presse, à des amis. J'écris pour moi qui suis les autres. Mais qui pourrait s'intéresser à une histoire d'amour où le sexe n'a pas lieu, où des chevaux courent dans l'immensité, où un homme et son

double cherchent à savoir où et quand est né le sentiment ?

Les oiseaux ont contracté une grippe mortelle. On a trouvé un grand nombre de cadavres de canards, de poules, de poulets. Ceux qui les approchent peuvent attraper la maladie. Des mesures ont été prises : isolement, vaccins, extermination. Désormais, un oiseau qui passe dans les airs est un danger mortel. On épie leur vol avec crainte. La blancheur des cygnes est suspecte. Les migrateurs transportent la mort et les mouettes des côtes, les mésanges et les rouges-gorges des jardins risquent d'être contaminés. Il semblerait que rien, sur cette terre, ne parvient à rester pur. Or les oiseaux sont le refuge de mes yeux. Je peine à croire que cette glorieuse créature de l'espace puisse nous menacer. Ces nouvelles me disent : le monde se meurt, la beauté s'achève. L'homme tremble terrorisé. Mais c'est lui qui porte la mort et qui la sème.

Une idée s'est dégagée de mon sommeil : le souvenir est plus perceptible que la vie. Il serait mon pays, comme une référence grâce à laquelle j'arrive à me situer. Étrangère en France et en Argentine, et dans tous les pays, étrangère dans la vie, mon chez-moi est le souvenir : il me fournit des racines. Je peux le rêver et le recréer, et il me rêve, me recrée aussi. D'un autre côté, semblable à une nostalgie récurrente, il m'oblige à me répéter.

C'est pourquoi j'éprouve le besoin de m'en détourner. Ainsi, il pourrait devenir la fenêtre à travers laquelle je regarde et tout ce que j'y vois : le ciel en premier, puis la maison par-delà la rue, le fleuve plus bas, les quais qui le longent, les gens qui s'y promènent. À quelle époque aurait-il lieu ? Ce que je vois à la fenêtre n'a pas d'époque, de sorte que je serai sans époque moi-même. À l'ordinaire, le souvenir retrouve mes yeux, où qu'ils vaguent : il me montre des visages, des paysages connus. Il ne me montre pas toujours quelque chose de précis mais il constitue mon existence. Il me conduit vers des lieux, des découvertes, des circonstances et, dans le même temps, il est l'objet de mes amours et de mes larmes.

Dorénavant, j'ignore la raison pour laquelle j'ai besoin de me défaire de son emprise afin que les mots ne soient pas à leur tour contaminés par lui. Je cherche dans les nuages une aile qui me ferait voyager sans aller à la rencontre du passé et qui, sans sortir d'ici, m'apprendrait à traduire son occultation. Ne suis-je pas destinée à mourir au présent ? J'ai l'impression que la sève qui me nourrit m'arrive de l'air que je respire, de l'ombre près de moi, du portrait que j'essaie de dessiner. Les blancs sont au présent, ainsi que les mots à mesure qu'ils se tracent.

Oublier le souvenir. De ma fenêtre, je contemple la ville. Cette ville ne me contient pas, son fleuve pas davantage. Je les contemple depuis le bord du présent sur lequel je vacille comme si j'allais le long d'un rivage. Seul ce présent instable est à décrire. Même si le souvenir me contient, je dépends de la vibration du présent qui m'enlève et se dissipe.

La vie est en visite dans ces parages. Je l'entrevois à l'aspect de l'endroit où je réside, aux objets que le matin ramène, aux tableaux sur les murs, aux photographies entre les livres, aux livres sur ma table de travail. Quelqu'un a choisi ces choses, les a situées par rapport aux angles et aux mesures de l'espace. Ce sont les reflets d'une volonté, celle-ci étant le reflet d'une succession d'événements antérieurs.

Mais à partir de maintenant, afin de leur donner une origine propre, il est nécessaire que je me libère du passé. Il me sollicite et me répète sans relâche : il me suffit de penser, de dormir ou de lever simplement les yeux pour qu'il prenne possession de moi. J'ai même le souvenir de l'instant présent. J'en ai pris conscience, et je commence à m'en défendre avec fermeté. Je bannirai cette coupe de mes lèvres soit pour y sombrer, soit pour en émerger complètement.

Que signifie tenir un Journal? Est-ce relater, jour après jour, les faits anodins ou extraordinaires qui se produisent à l'entour, et énumérer par exemple les choses que j'achète au marché, les personnes que je croise dans la rue ou à qui je téléphone, les idées invraisemblables que conçoit mon esprit? Est-ce enregistrer la venue du plombier pour une réparation ou celle du facteur qui me remet un pli? Est-ce commenter les faits de l'actualité sociale ou politique?

Mon occupation consiste en une seule activité : ouvrir le silence avec des mots, dans leur langue, en espérant

que la magie blanche ne s'arrête pas, que la main ne soit pas enlevée par le non-dire et le regard par la contemplation du néant. Il se peut que je n'aie pas la mission de relater mais de contempler. Ce qui transite par mes yeux me surprend, scènes, chemins qui traversent le désert, visages à qui je parle à voix basse. Les retrouver m'enchantent et me bouleversent. Le film qui se projette n'est pas d'un temps formulable ni évalué, mais il contient ma vie parce que les choses que j'y vois sont plus réelles que celles qui se produisent quotidiennement. Il déroule deux réalités face à face même si la caméra utilisée pour le tournage est la même.

J'écris pour quelqu'un et à quelqu'un que je ne sais pas identifier. C'est un soi-même qui s'invente pas à pas, au fil du rythme, à mesure que je donne une forme à la matière. Ici, plus que la main, c'est le regard qui tient un journal comme pourrait le faire la lumière de la fenêtre sur les papiers. Le regard et la lumière sont au présent, je me propose de me laisser guider par son aventure. Passer en revue ce front presque immobile; il attend des directives que je cherche de mes yeux, de ma main, de mes lèvres. Suivre ce défilé impalpable afin de me sauver du feu tranchant, dont j'entends les déflagrations, et qui se rallume aux mêmes endroits. Les flammes de la mémoire sont propices au maniement de l'écriture. J'essaie de diriger ma volonté vers un feu transparent que je sens palpiter sans bruit dans l'atmosphère. Et qui ne dépend que de moi.

Je le constate : peu à peu, les images se raréfient. Mais afin de contrebalancer une perte par un gain,

j'ai soif d'une nouvelle bénéfique qui apaiserait mon âme. J'ai besoin d'être pardonnée. Je tente de comprendre le pardon. Être pardonné est une chose. Pardonner en est une autre et signifie, grâce à une espèce de privilège, condescendre à effacer une offense. Or je suis à égalité avec mes semblables en toute circonstance : aucun privilège ne me donne le droit de condamner, amnistier ou pardonner.

Il arrive que, après l'offense, l'offensé se place au-dessus de l'offenseur : d'un geste magnanime, il lui accorde son pardon. Pour ma part, je pardonne d'avance mais je ne gouverne pas mes sentiments. Soit l'affection est plus forte que le mal qu'on m'a fait, soit le mal enraye l'affection. C'est le temps qui pardonne ou ne pardonne pas, mais il est plutôt conciliant.

Plutôt que pardonner, je voudrais être pardonnée. De quoi? Probablement d'aimer et d'écrire, ce qui résulte de la même vision.

*Mais une vision se présenta, qui me retint
À elle si fortement, pour la voir,
Qu'il ne me souvint plus de ma confession*¹.

1. Dante, *La Divine Comédie, Le Paradis*, chant III. (Les citations du *Paradis* sont traduites par Jacqueline Risset. Flammarion, 1992.)

plus parfait

Ciel absent. Dans la brume légère, des arbres dénudés, une rivière dormante. Le chemin de terre file le long des rails. Le paysage s'en va, revient, plaines, vallées, gares dépeuplées, une rivière plus large, immobile aussi. Un convoi en sens inverse secoue les wagons les plongeant dans le noir et, avec la même vitesse, le jour revient sur les villages, les arbres isolés dans les collines, le hangar qui abrite des bottes de foin.

Je me trouve dans la voiture 11, place 65, du train à destination de Quimper. Sur la tablette, mon cahier est ouvert à côté d'un livre d'entretiens avec le poète Adonis. Il est onze heures. Nous roulons à vive allure, la voiture me secoue, j'écris par hoquets, le stylo n'atteint pas le cahier, je le force à descendre sur lui. Dehors, le chemin contigu est désormais pavé, des murets, des haies délimitent les terrains, les arbres se penchent comme pénétrés par le froid. Des plans verts remontent les pentes, se couchent dans les vallées, la brume se lève progressivement.

Dans un siège en diagonale, tournée vers moi, une dame fait des mots croisés. Sonneries. La dame colle un portable à son oreille, remue les lèvres, je n'entends pas ce qu'elle dit. La campagne reparaît par à-coups, un cimetière clos, un manoir mi-caché dans la verdure, des peupliers en file. J'entrevois un fragment de l'horizon. Le soleil brille en haut; en bas tout est couvert de gris comme si la terre continuait à dormir.

Je saisis le livre d'Adonis¹ et l'ouvre sur cette phrase : « Je pense que la mémoire est une part essentielle de la vie, de l'esprit, des sentiments. J'ai le sentiment que je suis né dans cette mémoire et qu'il va falloir que j'y meure. Mourir là où je suis né. Donc la campagne n'est pas uniquement le lieu où je suis né, elle est aussi l'endroit où je vais disparaître. »

Chaque exilé est différent, et je n'ai pas d'alternative : j'ai pris la décision de me garder de la mémoire. De plus, je ne connais pas l'endroit de ma campagne, de ma maison, je ne sais pas où aller pour disparaître. Entre-temps, le soleil a réveillé la terre, le ciel est bleu partout. Le train a dépassé Vannes, Auray, la végétation est touffue, des maisonnettes se serrent les unes contre les autres. Le chemin contigu est devenu une autoroute, où voitures et camions roulent en sourdine.

Dans une conférence intitulée *Être différent*, Jean Vanier dénonce la peur que provoque en nous un

1. Ninar Esber, *Conversation avec Adonis, mon père*, Le Seuil, 2006.

étranger ou un handicapé. Par chance, je ne crains ni l'un ni l'autre, les deux étant moi. Mais en l'écoutant, j'ai senti le passé m'entraîner vigoureusement et je n'ai trouvé nulle part des forces pour le contenir.

Pour moi, tout handicapé ressemble à ma petite sœur, qui nous quitta lorsqu'elle avait dix ans. Sa naissance, deux ans après la mienne, occasionna le décès de ma mère. Je n'ai jamais su le nom de son mal, mais son esprit et son corps ne se développaient pas normalement. Ses yeux verts admirables, pareils à ceux de ma mère, étaient bordés d'épais cils noirs. Ses mains, fermées sur ses doigts crispés, ne s'ouvraient pas, ses bras squelettiques et sa tête étant saisis de brusques convulsions. Couchée en permanence, elle émettait des sons gutturaux et souriait, riait follement en me voyant arriver, c'était la fête, elle me suivait des yeux et s'agitait, remuait la tête, les jambes. De quelle joie incroyable elle était saisie lorsqu'elle me voyait ! La mienne était semblable à la sienne et je venais souvent la voir, je me sentais à l'aise auprès d'elle. Les enfants ont un code avec les enfants différents ou étrangers.

D'où, mon Dieu, tirer des forces pour repousser ce souvenir ?

À l'heure qu'il est, il me faut un moment pour m'habituer à un handicapé, dont je méconnaissais la manière de s'exprimer, le caractère et les goûts comme avec le reste des humains. Mais je n'en suis pas effrayée grâce à ma sœur et à nos échanges qui se produisaient surtout par l'entremise des yeux. Je ne crains pas la différence, mais l'indifférence. Je sais le bonheur qu'un être infirme apporte à ceux qui l'entourent. Il leur révèle la générosité sans limites dont ils sont capables

et qui illuminera leur vie jusqu'à la fin et peut-être au-delà.

Sans prévenir, un demi-mot tombe sur la feuille, une voix ténue vient me servir de guide. Quand fera-t-elle son apparition complète? Quand me conduira-t-elle vers le mot entier que j'attends?

Comme avant, je vais à la découverte de choses dont j'ai entendu parler et de celles qui me sont inconnues. Mais en premier, dorénavant, je cherche la Vérité. En l'affirmant, je me parle à moi-même afin d'alléger la pénombre morcelée. La Vérité est une victoire parce que son mystère s'accomplit sans nous et qu'elle est lumière sans mort. Si elle survenait, ce qui a été morcelé serait à nouveau réuni. Il n'y aurait plus de pénombre sur mon visage, ni sur la main qui avance sans souvenir. Plus d'incidents sur les mots divisés, tiraillés, entrecoupés.

La signification du mot Vérité n'a jamais été dévoilée. Je la réclame lorsque je suis dans l'incertitude et ne désire pas me tromper de direction. Il se peut que les pas du présent me conduisent vers elle; j'en ai le présage mais je voudrais en avoir l'assurance. Vérité sur un nom, un Dieu, une conscience, un acte. Quelquefois, elle se dévoile un peu, pas tout à fait. Or il n'y a pas et il n'y aura jamais de vérité à demi, ni plusieurs vérités. Par-dessus les opinions, les expériences, les situations, une unique Vérité embrasse l'univers, et je ne la connais pas.

Des gens m'appellent. Ils pensent à moi, me défendent de les oublier, ils m'obligent à être. Ils ont le visage de ceux qui surgissent sous l'apparence de mots. Lorsque je les distingue, comme s'ils attendaient quelque chose, j'interprète leur langue muette, qui convient aux contrées inaccessibles. Ils ne sont pas que des esprits : ils sont associés aux vivants. Je les vois évoluer à des distances variables, qu'ils soient partis au ciel, ou simplement absents, ou habitants du songe. Le plus souvent, je n'ai pas la faculté d'intervenir. Alors le temps qui m'anime échappe aux classifications : il projette un visage afin que je l'admire. Qu'importe qu'il soit magnifié par l'illusion si je ne m'en rends pas compte ? En conséquence, ici, il n'y a rien à déterminer, ni doctrine ou tradition à respecter.

Depuis peu, en outre, il n'y a presque pas d'espace où se tenir debout. Ici est une saison sans ouvertures ni assises puisque la mémoire ne vient pas l'éclairer. J'écris pour apprendre à avancer la main dans le noir, sur place, en tâtonnant. L'heure s'est fixée sur un cadran. Sans chiffres pour les dates et les pendules, le vide se matérialise. Je ne consulte plus les agendas qui surveillent et j'ai cessé de me hâter, de compter, de prendre la mesure de ce que je perds ou je gagne. La fatigue ne m'habille plus ponctuellement, je dors au moment du sommeil, je me réveille au moment du réveil, et je lis selon mon envie sans interruptions. Dans le noir, le passage des ombres me sert de guide. Je me retrouve grâce à elles, au moment nécessaire.

Le temps avait des murs à franchir : ils ne sont plus là. Et si la mort arrivait, elle passerait inaperçue comme la naissance.

En lisant la correspondance de Cristina Campo¹ à son amie Mita, je lui écris de même car cette dernière est absente, je n'entends pas sa voix, je ne sais pas ses réponses. Naguère, je connaissais une jeune femme argentine qui s'appelait Mita. Comme elle était bègue, elle ne parlait presque pas et, lorsqu'elle le faisait, il fallait deviner ses paroles ou les interrompre afin qu'elle relance sa phrase. Son frère était bègue aussi et ils communiquaient entre eux facilement, les arrêts et les mots incomplets accordant leurs saccades. Les lettres de Cristina cherchent à s'accorder avec le silence de Mita et avec le mien. La remémoration ne fait pas un souvenir.

Dans une lettre à Voltaire, Mme du Deffand écrivait : « Il me faut dire hautement, que je ne puis souffrir les livres bien écrits. » Dans certains livres, que je ne puis davantage souffrir, le style met en relief les mots.

Des styles ont été conçus par les rois afin d'illustrer leur règne et de le faire briller avec éclat dans le monde. Les uns comme les autres, si superbes soient-ils, ont un dessein de démonstration. Les mises en scène se poursuivent de nos jours, les chefs d'État tenant à laisser leur empreinte dans la capitale sur

1. *Lettres à Mita*, L'Arpenteur, Gallimard, 2006.

laquelle ils règnent. Certaines architectures pèsent sur l'art qu'elles exposent et dont chaque œuvre est énigmatique. Non sans difficulté, on les admire, serrées les unes contre les autres ou enfermées dans l'ombre. Leur parole demeure inaudible. Saillies sinueuses, rampes écrasantes. On avance prudemment dans un labyrinthe étroit.

Les premières manifestations de l'art dans les continents pauvres de la planète sont ineffables. Au lieu de les faire rayonner dans une superficie généreuse, qui permettrait de les admirer pleinement, des volumes informes assaillent le visiteur : l'espace qui les exhibe est agressé par la décoration. L'architecture arrogante dessert les merveilles qu'elle montre et le pouvoir l'emporte sur la beauté des dieux. Mais le musée, est-il au service d'un gouvernement, d'un architecte, ou de l'art pour lequel il a été conçu ?

En littérature, de même, ce qui est appelé le style est souvent rattaché à la décoration. S'il est repérable, il gêne la lecture du contenu. J'aime la manière simple, divine, qui émane de certains livres. « S'exprimer en littérature avec la perfection, la rectitude et l'insouciance des animaux en leurs mouvements, avec l'évidence du sentiment que suscitent les arbres dans les bois et l'herbe au bord du chemin, voilà le triomphe suprême de l'art », écrivait Walt Whitman. Style acquis et style inné. Mais il n'y a qu'un style, celui qui répond à la nécessité de briser les chaînes et de se rendre à la solitude nue, poitrine ouverte, corps et cœur confondus. Lorsque l'homme n'a plus où aller, où s'enfuir, où trouver un abri, il a une possibilité de se livrer.

Autant dans un salon orné du plus sublime mobilier Renaissance je peux me sentir mal à l'aise en raison des hôtes qui m'accueillent, autant, face au style brillant d'un écrivain, je peux rester à l'écart. Il est possible que sa voix me dérange pour une raison qui s'embusque sous les mots, le thème, l'arrangement de l'ensemble. Ce qui m'écarte de la lecture est indiscernable mais je le ressens à l'instant. Seule la nécessité verse une écriture qui se passe d'ornements. Ce qui monte de l'âme ne fait pas un style, mais une manière.

*Car le saint plaisir n'est pas exclu d'ici,
Puisqu'il se fait, en montant, plus parfait¹.*

1. *Le Paradis*, chant XIV.

*Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 15 septembre 2009
Dépôt légal : septembre 2009
Numéro d'imprimeur : 95834*

ISBN 978-2-07-012585-2/Imprimé en France

168321



Journal d'une saison sans mémoire

Silvia
Baron Supervielle

Cette édition électronique du livre *Journal d'une saison sans mémoire*
de Silvia Baron Supervielle

a été réalisée le 17/11/2009 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 15 septembre 2009 (ISBN : 9782070125852)

Code Sodis : N32205 - ISBN : 9792070285647